

Le temps des cerises

Je suis en cours de maths, près de la fenêtre. C'est un beau jour de juin. Au-delà du mur du lycée, érigé autour des vestiges d'un cloître franciscain, se dresse un haut cerisier chargé de fruits rouge sang. De la vieille chapelle voisine transformée en gymnase s'élevaient les cris des garçons de Terminale qui s'entraînent au basket. Je les ai vus passer dans la cour, tout à l'heure, Luc en tête, mais il n'a pas regardé dans ma direction.

Ayant sans doute perçu mon inattention, le professeur m'invite à venir démontrer la formule qui permet de calculer le volume de la sphère. Par chance, et contrairement à mon habitude, je reçois une note honorable que le prof m'annonce avec la mine réjouie du moine que l'on voit sur les boîtes de fromage. « Vous voyez mademoiselle Bon, quand vous voulez vous en donner la peine... » Tandis que je retourne à ma place, il ajoute : « Bon anniversaire, mademoiselle ! Seize ans aujourd'hui ! » Je reste un moment interdite et je sens le rouge me monter aux joues.

Je ne l'avais dit à aucune des élèves de la classe pas plus qu'à mes voisines à l'internat. Elles l'auraient deviné quand, au moment de la distribution du courrier à la porte de réfectoire, elles m'auraient vu ouvrir l'enveloppe et en sortir la carte fleurie et parfumée que maman ne manque pas de m'envoyer pour l'occasion. Elles seraient venues vers moi pour me souhaiter mon anniversaire, elles m'auraient embrassée en riant. J'aurais aimé ce moment joyeux. Et il a fallu que ce prof à la voix mielleuse en parle le premier ! Bien sûr, je sais que, sur la feuille de notes, la date de naissance de chaque élève est inscrite à côté de son nom, et qu'il ne lui pas été difficile de savoir que ce cinq juin est pour moi un grand jour. J'ai seize ans... Mes camarades se retournent vers moi, surprises et amusées. Ma voisine ose chuchoter : « Bon anniversaire ! » Mais le prof ramène immédiatement le silence en appelant une autre élève qu'il prie de résoudre un exercice sur les fuseaux horaires...

Le soleil fait luire les cerises à la cime de l'arbre. Bientôt, les garçons de Terminale sortiront du gymnase... Je me répète secrètement une brève prière passionnée : « Faites que Luc, en passant, me voie et me sourie. Ce serait un beau cadeau d'anniversaire... » A cet instant, le surveillant frappe à la porte et, s'excusant de déranger le cours, s'adresse à moi : « Mademoiselle Bon, vos parents vous attendent à la conciergerie. » Mes parents ! Auraient-ils fait le voyage exprès pour me souhaiter mon anniversaire ? Une joie folle m'envahit. Je m'élançais dans la galerie. J'aperçois papa, là-bas, sous la première arcade. Il est en costume sombre. Maman, en tailleur gris, roule un mouchoir dans sa main. Je m'approche d'eux. Leurs visages tirés et leurs yeux rouges m'alarment : « Qu'est-ce qui se passe ? » Maman me serre dans ses bras, elle tremble, sa voix se noie de larmes : « C'est Jacques ! Dans les Aurès... Son corps va être rapatrié. » Papa sanglote. Il prend mon visage entre ses mains. Ses larmes coulent sur mes cheveux. J'ai seize ans... Des images défilent dans ma tête. Jacques est partout. Il me tient par la main quand nous allons à l'école. Il m'apprend à nager dans le canal. Il me fait lire « Les voyages de Gulliver ».

Je le revois au mois de juin dernier... Du haut de l'arbre, il jetait des cerises dans ma jupe relevée et nous riions tous les deux...

Un soir, il m'a fait écouter « Le déserteur » sur son Teppaz et nous avons chanté de toutes nos forces « S'il faut donner son sang/ Allez donner le vôtre/ Vous êtes bon apôtre / Monsieur le Président ! »

A Noël, il est venu en permission. Il m'a présenté son jeune copain Luc, et lui a dit : « C'est ma petite sœur. J'y tiens comme à la prune de mes yeux. »

J'ai seize ans. Le monde vient de s'écrouler.

JANIS

Vingt saisons en enfer

Tout a commencé là, quand tu as poussé cette anodine porte de verre qui s'écartait lourdement des dizaines de fois par jour sous le pas pressé d'un client, l'effort hésitant et maladroit d'une dame âgée, ou l'éclat de rire nigaud d'une adolescente trop maquillée. Sur le mur à gauche de la porte, l'éphéméride indiquait la même date qu'aujourd'hui. Ces chiffres que je ne voyais plus, que je regardais pas, tout comme j'étais devenu indifférent aux visages gris qui achetaient des cigarettes pour consumer plus vite leurs pauvres jours, ou des tickets de loterie pour espérer en vivre de meilleurs.

Et puis ce jour-là c'est toi qui a poussé la porte, tu es entrée dans le bar-tabac et tu as tout incendié de ta lumière. La date devenue de braise a marqué ma vue au fer rouge. J'ai oublié tout ce que j'avais fait semblant de vivre avant. Avant, il n'y avait rien. Tu as tout effacé d'un geste, d'un regard, de cette mèche de miel qui balaye ton épaule, dans le bleu trop clair de tes yeux tout a fondu, s'est dissolu. Je n'ai plus jamais cessé d'avoir faim de ta peau, de tes épaules sur lesquelles glissent les manches fluides de tes tee-shirts, de tes poignets fébriles où tu fais jongler des kyrielles de bracelets, de ta gorge claire que tu renverses en arrière pour rire des plaisanteries des autres, de tes jambes agiles qui dansent dans le froissement de tes jupes, quand l'un de vous réclame une chanson endiablée au vieux juke-box. Je n'ai plus jamais cessé d'avoir soif de la cascade vive de tes paroles, des lacs italiens qui baignent tes yeux, ou même de ces larmes que parfois tu essuies dans des bras amis. J'ai rêvé plus haut et plus fort que le ciel médiocre de mon existence me l'avait laissé imaginer jusque là, j'ai rêvé de toi nue et sauvage, de toi douce et cajoleuse, de toi en blanc devant l'autel d'une chapelle, de toi portant mon fils contre ton sein, de toi partout, de toi toujours. Tu as remplacé toutes les drogues, tu es devenue mon addiction, il faut que tu pousses encore cette porte, que tu reviennes boire ou danser, acheter n'importe quoi, parce que te voir est devenu l'ambition unique et vitale d'un garçon de café. Comme un moine égrène éternellement le même chapelet, je me confonds en prières inavouables qui n'atteignent pas le ciel, il n'y a pas de dieu pour les garçons comme moi, il n'y a pas de paradis, il n'y a que l'enfer de te voir et de ne plus te voir, il n'y a que ta présence douloureuse et ton absence insupportable. Il n'y a que mon secret, aussi divin que toi, interdit aux profanes, caché dans le cloître de mon cœur, mon secret, mon silence, car je ne suis personne, je ne suis que le garçon du café où t'emmènent jouer et danser tes copains, celui que tu gratifies d'un bonjour et d'un sourire qui perforent son âme, qui en font des confettis que tu écrases de tes jolis souliers. Comment pourrais-tu le savoir ? Je suis mauvais apôtre, je ne me défends pas. Je prépare ton café, je te regarde danser, et j'attends celui qui viendra t'enlever à l'âge tendre des après-midis bohèmes, parce que le temps passe et que tu t'épanouis, et que viendra le temps où tu ne viendras plus.

Les chiffres écarlates de l'éphéméride annoncent ce matin le début d'une vingt et unième saison d'adoration et de supplice.

Il ya cinq ans que je t'aime, et que tu t'en fous. Et il y a cinq ans que j'en crève, pauvre fou.

Plume du Sud